

Séminaire d'ontologie 2017-2018, ULg, UR MéThéor

« La notion d'espèce »

Argumentaire

Spécifier un genre donné, dire par exemple de l'« animal » qu'il est « rationnel », est un geste consubstantiel à la raison en tant qu'elle vise à définir et/ou à classer. C'est sans doute ce qui explique que les notions d'espèce et de spécificité se trouvent aux carrefours de multiples disciplines (logique, biologie, métaphysique, éthique, théologie ou encore anthropologie) et qu'elles dominent là où, comme chez Aristote, définition et classification sont les instruments méthodiques de l'étude des substances naturelles. Une ambivalence travaille néanmoins cet habitus logique : identifier une espèce, c'est voir une chose sous un aspect particulier (« espèce » vient du latin « *species* » qui signifie « vue », « regard ») en excluant d'autres aspects de cette chose et en l'identifiant, par là, à d'autres choses partageant le même trait. C'est donc par l'exclusion desdits traits que s'opère l'inclusion de la chose prise en vue dans une classe, sa complexité se trouvant alors réduite à un aspect qui la résume et l'unifie – l'*eidos* précisément, la forme en langage aristotélicien. N'est-il pas à craindre que pareille réduction entraîne une cécité quant à la richesse du réel ? Ne procède-t-elle pas en outre d'un certain arbitraire : pourquoi « animal rationnel » plutôt que « bipède sans plumes » ? Si la discrimination implique la saisie de la différence aussi bien que l'exclusion de tout ce qui n'est pas elle, n'a-t-on pas ici une perte pour la connaissance, mais aussi, si l'on se transporte sur le terrain moral et politique, les linéaments d'une conception plus globale de la discrimination ?

On rétorquera sans doute que, dans le domaine scientifique, l'identification de l'espèce peut s'autoriser d'un référent objectif, qu'on ne découpe pas au hasard, qu'il existe certaines « articulations naturelles ». Mais cette justification ouvre en vérité sur une aporie plus lourde encore. Y a-t-il des coutures dans l'être qu'il faudrait suivre pour spécifier à juste titre ? N'est-ce pas plutôt le langage qui impose au réel ses frontières ? Faudra-t-il alors, pour sauver la vérité d'un tel découpage, en référer à un Dieu créateur des espèces et garant de leur distinction ? La crise nominaliste que connaît le Moyen Age constitue, à bien des égards, un moment de retour sur soi de la philosophie et de mise en question de la nature même de la conceptualité dans son ajustement à l'être. La découpe du réel en espèces et en classes se trouve soudain renvoyée à l'abîme séparant les mots et les choses, privée de son assise ontologique. Cette scission se retrouvera au cœur de la science moderne au moment où émergera la raison classificatoire, déployant la *mathesis universalis* au cœur de la réalité vivante, la reconduisant au « quadrillage » d'un « tableau continu, ordonné et universel de toutes les différences possibles » (M. Foucault). Est-ce à dire que toute singularité doive se loger dans le « rectangle intemporel » de cette représentation ? N'est-ce pas le risque d'un tel tableau que de produire, sur ses bords ou dans ses interstices, une classe d'inclassables, issue des résistances de la vie au projet taxinomique ? Et comment la classification devra-t-elle évoluer dans ses formes, mais aussi dans ses principes, pour répondre au foisonnement de la nature, à ses anomalies, à ses fabuleux ornithorynques ?

La difficulté est d'autant plus grande que la dimension du temps lui donne, semble-t-il, davantage d'épaisseur. Parler de spécification, c'est parler d'un acte de la raison visant à extraire une détermination objective ; mais l'espèce sera-t-elle pour autant une catégorie fixe, délimitant une région inviolable *sub specie aeternitatis* ? Penser l'espèce en référence à l'espace idéal du tableau ne suffit pas : il faut, comme c'est le cas aux XVIIIe et XIXe siècles, la réinscrire dans le temps de l'histoire, prendre acte du travail

différenciateur produit par le devenir, au fil des incessantes mutations et extinctions du vivant. Il faut dès lors élaborer l'idée d'une transformation ou d'une évolution des espèces en attribuant à celles-ci une muabilité qui rompe avec la stabilité de l'*eidos*. En considérant le vivant dans sa mobilité et dans sa dépendance au hasard, la théorie darwinienne constitue à cet égard, grâce au principe de *fitness* et à la loi de la sélection, une tentative de rationalisation du devenir, reconduisant finalement l'histoire de la vie à une représentation arborescente et hiérarchisée. Mais cette tentative ne postule-t-elle pas de façon trop rigide l'existence d'une logique au sein du vivant ? Ne faut-il pas reconnaître en particulier le poids de la contingence dans le devenir des espèces ? Comment rendre compte de la faune du schiste de Burgess sans dire, avec S.J. Gould dans *La Vie est belle*, que tous ces animaux d'une très haute complexité adaptative ont disparu en vertu de causes strictement accidentelles ?

À l'évidence, l'espèce humaine elle-même ne s'excepte pas de ces questionnements. Créature raisonnable, l'homme est aussi l'une des espèces à classer au sein du règne animal : il doit donc appliquer à lui-même les concepts qu'il applique aux autres. Il n'est pas sûr toutefois que l'être humain puisse se plier jusqu'au bout à la rigueur d'un tel traitement, qu'on le déplore en l'accusant de « spécisme » (puisque'il s'accorderait, au regard des autres espèces, une supériorité induite), qu'on en fournisse la justification biologique en montrant comment « l'anthropogenèse » résiste aux lois de l'évolution (P. Sloterdijk), ou que l'on cherche à appréhender l'espèce humaine en dehors de tout biologisme pour porter plus haut la question de l'homme (M. Heidegger). Malgré tout, le problème reste posé : sur quelles bases l'espèce humaine peut-elle s'identifier ? Sera-ce au moyen d'une définition procédant par le genre et l'espèce ou, au contraire, en s'appuyant sur la médiation concrète de groupes, de clans, de communautés favorisant la communication et la reconnaissance réciproque ? Le propre de l'espèce humaine n'est-il pas, en effet, de se construire selon la modalité du « nous » (T. Garcia) ? L'histoire récente a largement contribué à dramatiser ce problème. L'obsession de définir et de classer a pu conduire à un racisme d'Etat débouchant sur l'eugénisme et la logique génocidaire. Tout au bout de cette voie destructrice, l'expérience des camps de concentration continue encore aujourd'hui de défier la pensée : lorsque la qualité d'homme est niée, lorsque la forme humaine a été effacée, ce à quoi un être se cramponne, explique Robert Antelme dans *L'Espèce humaine*, c'est encore l'affirmation de son « appartenance » à l'humanité – désignant par là la réduction tragique à la « vie nue » que double la nécessité d'assumer seul, dans sa chair même, le fait d'être toujours et encore humain. Mais, se demandera-t-on, de quelle « appartenance » s'agit-il si l'homme se trouve rejeté en dehors des concepts et des valeurs qui définissent l'homme ? Qu'est-ce que l'homme lorsqu'il est mis au ban de l'espèce ?

Programme

Toutes les séances se tiendront des vendredis entre 14h et 17h au local Commu II (bât. A1, 2^{ème} étage).

6 octobre 2017 : Séance d'introduction

13 octobre 2017 : Platon – Aristote – Porphyre (Marc-Antoine Gavray)

27 octobre 2017 : Platon – Aristote – Porphyre (Marc-Antoine Gavray et Simon Fortier)

10 novembre 2017 : Espèce spécialissime et genres supérieurs au Moyen Age (Magali Roques, Helsinki Collegium for Advanced studies)

24 novembre 2017 : La Nature à ses plis. Architectonique des formes naturelles de Leibniz à Saint-Hilaire (Arthur Dony)

8 décembre 2017 : Race et espèce à l'âge classique (Justin Smith, Université Paris Diderot)

Le même jour, de 10h à 12h : table ronde autour de l'ouvrage de Justin Smith, *Nature, Human Nature and Human Difference* (Princeton University Press, 2015) avec Laurence Bouquiaux, Thibault De Meyer, Arthur Dony et Olivier Dubouclez

15 décembre 2017 : Bricolages et espèces (Lucienne Strivay)
La puissance créatrice des traits (Vinciane Despret)

9 février 2018 : L'homme insulaire. Espèce humaine et anthropogenèse chez Peter Sloterdijk (Olivier Dubouclez)

23 février 2018 : La notion biologique d'espèce (Eric Parmentier)
Réception philosophique de Darwin dans le pragmatisme, le néo-réalisme et l'idéalisme anglais (Guillaume Lejeune)

9 mars 2018 : Kant (Pablo Luca)
Donna Haraway (Julien Pieron)

30 mars 2018 : L'espèce humaine : le genre littéraire du témoignage et les droits de l'homme (Frédéric Detue, Université de Poitiers)

20 avril 2018 : Enjeux philosophiques des espèces biologiques (Quentin Hiernaux)

4 mai 2018 (toute la journée) : exposés des étudiants